

Lettre ouverte à M. Vincent d'Indy

Mon Cher Maître, on vient de fêter affectueusement votre quatre-vingtième anniversaire. A cette occasion, vos amis, vos admirateurs et vos disciples vous ont offert les plus touchants hommages.

L'Édition Musicale Vivante aurait été heureuse de joindre quelques modestes fleurs aux somptueuses gerbes qui vous ont été offertes, mais une pudeur bien naturelle l'a retenue.

Comment, en effet, auriez-vous accueilli ce geste étant donné les sentiments que vous avez maintes fois exprimés sur ce qui touche au machinisme dans les arts ?

Dès que la machine parlante fit son apparition, vous vous êtes rangé immédiatement parmi ses plus implacables adversaires.

Sur le berceau du disque, le jour de son baptême, on vit, comme dans les contes, se pencher une fée irritée qui accabla le nouveau-né vagissant de ses anathèmes et de ses malédictions.

Cette fée, mon cher Maître, avait votre visage austère et vous ressemblait comme une sœur.

Certes, le marmot dont on fêtait la naissance n'avait pas encore la voix très claire ni très harmonieuse, mais il n'était pas besoin d'être une somnambule extra-lucide pour comprendre que ce nourrisson grandirait vite et que sa voix ne tarderait pas à exercer sur le monde une fascination irrésistible.

Mais si votre hostilité contre le disque était née uniquement de la médiocrité de ses premières réalisations nul n'aurait songé à vous faire grief de votre dédain.

Tous les goûts sont dans la nature et vous aviez parfaitement le droit de déclarer détestables des sonorités qui enchantaient déjà nos oreilles. C'était là une question de réceptivité personnelle échappant à la critique objective.

Et, cependant, nous possédions, dès cette époque, des réalisations dont le charme, le rayonnement et la radio-activité possédaient une force singulière, pouvaient satisfaire les plus délicats et montraient à tous les auditeurs attentifs quel magnifique avenir s'ouvrait à cette forme nouvelle de l'édition.

Mais, passons ! S'il ne s'était agi que de vos préférences personnelles, mon cher Maître, nul n'aurait songé à vous chercher querelle à leur sujet.

Or ce n'est pas ainsi que vous aviez engagé la bataille. Votre excommunication majeure portait non pas sur la bonne ou la mauvaise qualité des disques que vous aviez entendus, mais sur le principe même de l'invention de l'enregistrement musical.

Cette excommunication expulsait résolument et pour toujours du domaine des arts, tout procédé de reproduction mécanique du son.

Vos axiomes étaient précis. Nous les avons recueillis avec horreur dans le premier numéro de cette revue.

Souvenez-vous, mon cher Maître, de la sainte fureur qui faisait trembler votre porte-plume, lorsque vous écriviez ceci : « La mécanique ne peut avoir avec la musique aucun rapport » et vous vous imaginiez avoir donné de cette affirmation une justification éclatante en ajoutant : « Car la musique tire sa vie de l'expression alors que la mécanique est essentiellement inexpressive ».

Oui, mon cher Maître, vous avez écrit cela, en toutes lettres ! Et nous rougissons de vous rappeler la pauvreté du sophisme sur lequel repose votre argumentation !

Osez-vous dire que la mécanique ne peut avoir aucun rapport avec la musique ? En dehors du chant, quelle est donc la forme d'expression musicale qui ne s'appuie pas complaisamment sur la mécanique ?

Le plus expressif de tous les instruments, celui qui a toutes vos préférences personnelles et qui satisfait le plus pleinement votre esprit mystique, l'orgue de nos cathédrales, n'est-il pas

le triomphe de la mécanique pure, avec son haleine fabriquée par des soufflets actionnés artificiellement, avec ses notes produites par des tuyaux passifs, avec ses jeux compliqués de clapets, de soupapes de transmission pneumatique ou électrique, ses réglettes, ses tirasses, ses appels automatiques de jeux, ses registres qui, d'un seul coup, lancent de l'air comprimé dans des flûtes ou des clarinettes d'étain et son clavier parfaitement inexpressif ?

N'est-ce pas là une apothéose complète du machinisme ?

D'autant plus que, par une ironie assez savoureuse de ses constructeurs, cette « expression » dont, selon vous, la musique tire sa vie, est assurée par un jeu de volets, de charnières et de de pédales qui baillonnent ou démusèlent le son, de la façon la plus mécanique.

En tout cas, il est très facile d'obtenir mécaniquement ces mouvements de persiennes déterminés par le pied de l'exécutant, il est donc tout à fait absurde de prétendre que la mécanique ne peut avoir avec la musique aucun rapport.

D'ailleurs, votre raisonnement, mon cher Maître, ne résiste pas à l'examen. Il est trop facile de dénoncer l'équivoque dont vous vous êtes servi pour essayer de discréditer à tout jamais les efforts de nos ingénieurs.

Puisque le microphone et la technique de la gravure sur cire — aussi bien que la radiophonie sous toutes ses formes — n'ont pas d'autre ambition que de reproduire fidèlement les phénomènes acoustiques et les constructions verbales ou musicales créés par des artistes, il n'est pas question de demander à un outil mécanique d'être lui-même expressif : il faut tout simplement obtenir de lui une honnêteté parfaite dans la restitution de ce qui lui a été confié.

Une mécanique n'a pas besoin d'être expressive pour nous transmettre une voix, des accents, des timbres, un phrasé et des intonations pleines d'expression. Le rôle de la machine consiste uniquement à nous conserver le plus scrupuleusement possible une minute caractéristique de pathétique humain.

Ce n'est pas le phonographe qui fabrique de la musique, il n'est qu'un organe de transmission et de fixation. Vous n'avez donc pas le droit, mon cher Maître, de vouloir briser nos disques, sous le naïf prétexte, que la gomme laque ou la cellulose sont des matières essentiellement inexpressives.

Osez-vous prétendre que, parce qu'il est fait de métaux insensibles, votre téléphone est incapable de vous transmettre une conversation émouvante ? Or, la machine parlante est-elle autre chose qu'un téléphone — parfaitement inexpressif, c'est entendu — véhiculant de l'expression ?

Et cette mécanique qui s'appelle le cinématographe est-elle incapable de nous présenter des images expressives ?

Il est donc impossible d'accepter sans protester une condamnation aussi mal fondée.

Mais, ce n'est pas tout. Après avoir ainsi montré votre dégoût de la machine, vous avez prétendu, mon cher Maître, en dégoûter les autres.

Vous avez déclaré, tout d'abord, qu'elle était haïssable parce qu'elle allait nuire considérablement aux intérêts matériels des musiciens exécutants. Et, fonçant brutalement sur ceux qui pourraient ne pas penser comme vous, vous n'avez pas hésité à traiter de « snobs idiots » tous ceux qui s'intéressaient à cette forme d'édition. Avouez que ce verdict était un peu simpliste.

Enfin, comme on vous demandait quels étaient, à votre sens, les moyens de transmission mécanique de la musique pouvant avoir le plus d'avenir, vous avez répondu dédaigneusement : « Je ne le chercherai pas, étant moi-même artiste, et ne pouvant m'intéresser à ces choses ».

Est-il besoin de vous dire, mon cher Maître, combien nous avons été douloureusement impressionnés en constatant votre coupable aveuglement et votre absence totale de sens critique et de logique élémentaire ? Nous déplorions chez un représentant éminent de la musique française une attitude aussi peu défendable et nous nous affligions d'apprendre qu'il n'y aurait jamais aucun contact entre vous et nos grands éditeurs de disques.

Mais voici du nouveau ! En feuilletant le catalogue des nouveautés d'avril de la Maison Pathé, nous avons eu la surprise d'apprendre que vous étiez allé, vous même, diriger au studio l'enregistrement de votre Camp de Wallenstein !

Que dis-je ? Non seulement vous avez confié votre œuvre à la machine parlante, mais vous avez fait à la fin de l'exécution un gentil petit discours dans lequel vous revendiquez l'honneur d'avoir présidé vous-même à la mise en tablettes de votre musique !

Comme nous ne pouvons pas croire une minute que vous avez décidé de travailler désormais pour les « snobs idiots », que vous n'hésitez pas à faire du tort aux exécutants ou que vous avez cessé d'être « artiste », nous en concluons que vous avez non seulement opéré votre réconciliation avec la machine parlante, mais que vous abjurez le dogme qui vous faisait condamner pour toujours le principe de l'édition mécanique !

Voilà un événement intéressant pour l'histoire de la musique.

Evidemment, nous aurions aimé vous voir donner loyalement à cet acquittement la même publicité dont vous aviez entouré la condamnation. Mais vous n'avez pas cru devoir nous confier les raisons de cette volte-face. C'est dommage !

Cela ne nous empêchera pas de nous féliciter de votre ralliement significatif et d'inviter tous les amis du disque à fêter joyeusement ce retour de l'Enfant Prodigue.

Croyez, mon cher Maître, à l'assurance de nos sentiments les plus respectueux.

E. M. V.

Pointes d'aiguilles

La machine parlante figure sur la liste des besoins avouables de l'homme d'aujourd'hui. Il y a telles heures du jour que seul peut remplir le phonographe. Nous avons pris l'exigeante habitude de tenir près de nous ces bobines de musique que la plaque tournante va dévider. Naturellement, on trouve et on trouvera encore longtemps des esprits forts que le seul mot « mécanique » fait délirer de fureur. Rien n'est plus rare que la bonne foi et tel « penseur » accable au nom de la dignité musicale, la « machine » comme si les progrès miraculeux de l'enregistrement n'avaient depuis longtemps permis aux délicats de préférer le disque au concert. Un autre « bobard » cher aux détracteurs du phonographe, c'est le fétichisme de la présence réelle. Ces malheureux manquent d'imagination. Ils n'attachent, en plus, aucun prix à leur tranquillité, ni à leur confort. Enfin, ils n'ont pas la loyauté de convenir que le phonographe, au contraire, nous épargne les mille ennuis, servitudes et déceptions inséparables d'une audition en commun, ou d'un spectacle lyrique ! Revenant au monde, l'Écclésiaste encore plus écœuré, si possible, déclarerait : « Que n'entendez-vous, par tout l'Univers sonore, que vous n'entendiez « dans cette chambre ? N'y tenez-vous pas captifs tous les artistes qui vous ont livré le « meilleur d'eux-mêmes ? Que vous importe leurs corps souvent disgracieux, leurs gestes « pénibles, leurs efforts risibles, leur fatuité irritante ? Vous conservez l'essence sans « le flacon ! Laissez à d'autres, plus grossiers, le plaisir de voir et de toucher. D'ailleurs « la plupart du temps, vos adorations ne sont plus que des souvenirs. Alors ? Remerciez « plutôt la machine parlante de vous mettre enfin en communication directe avec ceux « qui ont notre cœur, de vous dérober la présence importune d'intermédiaires qui jouent « de la baguette, du larynx, de la chanterelle ou du clavier ! »

Il est d'ailleurs curieux de constater qu'avec les améliorations incessantes, un à un tombent les griefs que les adversaires du phonographe se plaisent à formuler. Imaginez la scène suivante : dans une famille unie, un jour de pluie, à la campagne, il y a cinq ou six ans, la jeune fille prétend « mettre » un disque, alors :